

Versailles, sans ordre ni discipline ; et, par là, de grands malheurs eussent été épargnés. La question fut débattue dans le conseil du roi, et ce fut à cette occasion que M. Necker dit à mon père : « Savez-vous bien, Monsieur, que par un tel conseil, vous risquez votre tête ? » « A la bonne heure ! » répliqua mon père.

Cette résolution donc, n'ayant pas été soutenue, ne fut pas adoptée, et la tourbe populaire fit irruption sans obstacle. Ce fut alors que mon père se fit ouvrir la grille pour aller parler aux meneurs. Nous suivions des fenêtres tous ses mouvements ; mais à peine eût-il disparu dans la foule, que nous entendîmes la détonation d'une arme à feu. Nous ne doutâmes pas que le coup lui eût été adressé, et ma mère qui, jusque-là, avait fait bonne contenance, ne put dissimuler davantage son agitation et ses craintes. Il y eut plusieurs minutes d'anxiété cruelle. Mon père, cependant, reparut au bout de quelque temps sain et sauf. Que le coup lui eût été adressé ou non, il n'en avait pas été atteint ; la balle alla frapper, près de lui, M. de Savonnières, officier des gardes du corps, que nous vîmes bientôt rapporté blessé à travers la cour.

Enfin, dans l'après-midi, après bien des efforts, mon père était parvenu à déterminer le roi à quitter Versailles le soir, pour se transporter, avec sa famille, à Rambouillet où il aurait trouvé quatre régiments de dragons sur lesquels on pouvait compter, et qui l'eussent mis à l'abri des attaques de la populace. Pour le coup, mon père crut l'avoir décidé et que ce point était gagné ; il s'occupa du soin de préserver aussi sa propre famille. Nous avions besoin de deux voitures pour quitter Versailles. On en avait une sous la main ; mais la seconde était aux écuries, et, pour l'avoir, il fallait traverser toute la place d'armes encombrée de peuple. Cette entreprise paraissait impraticable ; il l'exécuta cependant ; grâce au courage et à l'adresse d'un domestique nommé Germain qui était attaché à notre service particulier. Il s'attela avec un autre à cette lourde berline, et je les vois encore, ayant traversé toute cette cohue hurlante, et se faisant ouvrir triomphalement la grille de la première cour. Je ne comprends pas qu'on les ait laissés passer impunément, et que, du moins, la vue de cette voiture, amenée de la sorte, n'ait pas donné l'éveil sur notre projet de départ. Il est vrai que rien n'indiquait qu'elle vint des écuries de la cour.